Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 95 (1950)
Heft: 1

Artikel: À la recherche d'une doctrine : les erreurs du temps de paix
Autor: Montfort
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342461

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

95e année N° 1 Janvier 1950

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.— 3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Pour l'Etranger :
1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.— 3 mois fr. 5.—

Prix du numéro : fr. 1.50

RÉDACTION : Colonel-brigadier Roger Masson
ADMINISTRATION : Av. de la Gare 33, Lausanne. Tél. 3 36 33. Chèq. post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A., Rue de la Tour 8, Lausanne

A la recherche d'une doctrine. Les erreurs du temps de paix.

« Notre tâche principale en temps de paix, la plus importante comme aussi la plus attachante, c'est l'instruction. »

Il est connu que l'expérience d'autrui est rarement profitable à soi-même. Mais il est étonnant que notre propre expérience nous soit parfois, souvent même, inutile. Montaigne disait pourtant : « De l'expérience que j'ay de moy, je trouve assez dequoy me faire sage. » Il est vrai qu'il ajoutait : « Si j'estoy bon escholier. »

Dans les années d'entre les deux guerres mondiales, les partisans de la bataille rangée et offensive sur le Plateau tenaient le haut du pavé. Il suffit pour s'en convaincre de reprendre les thèmes de nos manœuvres ou de nos écoles centrales de cette époque.

1929.

« Une armée rouge a franchi le Rhin, par surprise, entre Laufenbourg et Bâle.

» Notre armée a achevé ses concentrations. Le 1.C.A. doit porter, dans la nuit du 15 au 16.9, le gros de ses forces sur les hauteurs au N.W. de Berne, en vue d'une offensive générale de notre armée. »

1930.

« Rouge, venant de l'ouest, a envahi le canton de Vaud. Il paraît décidé à pousser son offensive en direction du N.E.

» Une division bleue a pour mission première d'agir offensivement sur le flanc droit de l'offensive ennemie. »

1935.

« Rouge s'installe défensivement dans le Rheinthal saint-gallois. Il a occupé Saint-Gall. Vers Wil, il attaque les voies d'accès N. du Toggenburg. A l'ouest de la Murg, une offensive puissante contre la Glatt moyenne et Zurich paraît imminente.

» La 3e Div. attaquera par surprise, à l'aube du 27. J. Op., conjointement avec la 2e Div.

» La Br. inf. 8, partant de la région de Kirchberg-Fischingen-Au-Gähwil, attaquera en direction de Frauenfeld...

» La Br. inf. 7 sera à 0800 dans le secteur Ob. Bazenheid-Müselbach-Mosnang-Bütschwil, prête à se porter en direction de Wil. »

1937.

« La 1re Div. avance de la région Montreux-Blonay-Vevey en direction de Romont pour attaquer et repousser l'ennemi qui y est signalé. »

1938.

« Des forces ennemies importantes, venant de l'ouest, ont atteint, en fin d'après-midi, la région d'Yverdon et le Val de Travers. Il est à présumer qu'elles pousseront en direction de Neuchâtel.

» Notre 1.C.A. a atteint les Franches-Montagnes, le vallon de Saint-Imier et la région de Bienne et il poursuivra son mouvement demain pour refouler l'ennemi. »

* * *

On nous dira qu'il ne s'agit pas dans des manœuvres de vouloir reproduire, étudier, exercer, des situations de défense nationale, de guerre, ce qui est à proprement parler impossible, mais qu'il faut simplement, uniquement, donner l'occasion aux chefs de prendre de nombreuses décisions, provoquées par de fréquents changements de situation.

Il est permis d'être d'un autre avis. En adoptant la méthode ci-dessus, on se simplifie évidemment la tâche en ne se donnant pas la peine de rechercher les situations changeantes, qui provoquent des décisions nombreuses, dans le cadre de situations se rapprochant de celles qui seraient nôtres en guerre, de missions qui restent dans les limites de nos possibilités. Cette autre méthode, plus réaliste, est plus difficile que la première, elle donne davantage de travail, davantage à penser à celui qui prépare le thème, mais elle est réalisable et elle « paye » davantage.

D'autre part, la première méthode, plus simpliste que simple, fait bon marché de l'accoutumance, de l'entraînement, nous allions dire du « dressage » des états-majors et des troupes, et c'est là le principal grief que nous lui faisons. Après s'être des années durant « imbibés », intoxiqués d'idées fausses quant aux missions et aux procédés de combat de notre armée, de nos corps d'armée, de nos divisions et de nos régiments renforcés, subitement les exécutants verront, c'est fatal, ces missions et ces procédés changer radicalement au moment du danger. Après avoir des années durant attaqué, avec cartouches à blanc, sur le Plateau d'Echallens ou dans le Grosses Moos, nos troupes devront se défendre, et finalement dans les Préalpes ou même dans les Alpes.

Il suffit du reste de comparer les thèmes du temps de paix avec les situations, et surtout les solutions données à ces situations, au début du dernier service actif. La preuve sera vite faite.

* * *

1939-1940.

Cette fois-ci c'est la mobilisation de guerre et il ne s'agit plus d'un ennemi hypothétique, mais d'un ennemi éventuel et même, à certains moments, probable.

La situation cependant était bien « celle que nous avions pu prévoir depuis tant d'années » [1]. Mais, l'hypothèse « Nord », dont parle le Général dans son rapport, diffère singulièrement des thèmes de manœuvres et d'écoles centrales que nous avons cités plus haut. Plus question d'offensive, même pas partielle. Il s'agit, plus raisonnablement, d'occuper une position d'armée de Sargans à Bâle, derrière un obstacle naturel. Et l'armée dut alors « s'initier aux éléments d'une tactique défensive » [2].

Qu'on ne dise surtout pas qu'il s'agissait là d'une décision discutable du Commandement de l'armée, qu'une solution plus hardie, plus agressive, aurait parfaitement été concevable. Au moment même tout le monde était d'accord et les plus offensifs du temps des manœuvres étaient heureux de se trouver derrière un obstacle.

Par la suite ce fut encore le Réduit ; mais il est inutile d'insister.

Rien de nouveau sous le soleil, ce travers est connu ; il est humain, mais cependant pas sans exception. En France, cinq ans après la guerre de 1870-1871, un règlement, qui voulait réagir contre la défensive passive, préconisait le mouvement avec outrance : il était seul décisif et irrésistible. Sous l'in-

[1] Rapport du général Guisan à l'Assemblée fédérale sur le service actif 1939-1945, page 12.
[2] *Op. cit.* page 22.

fluence des Montaigne et des Grandmaison, les règlements de 1904 et de 1914 furent imprégnés des mêmes idées. Mais, ce qui est remarquable et étonnant, ces principes furent mis en pratique, en guerre, à la Bataille des frontières de 1914. Et ce fut un désastre. L'exemple de la Pologne en 1939 nous amènerait aux mêmes constatations.

Estimons-nous donc heureux de conserver suffisamment de bon sens au moment du danger et de recouvrer, à ce moment-là, celui de la mesure de ce qui nous est possible.

Mais ne serait-il pas encore préférable d'avoir ce bon sens, ce sens des possibilités, en « temps de paix », de manière que le but essentiel de l'instruction, à tous les échelons, soit vraiment la préparation à la guerre, à notre guerre, et que l'armée ne soit pas obligée, à la veille de son engagement, de s'initier à une nouvelle tactique, comme le dit le Général dans son rapport.

Pour nous borner à ce domaine, la tactique, et ne pas revenir sur les questions stratégiques de concentration, de défensive linéaire (qu'on dit en profondeur) ou de défense sur zone, nous ferons une étude comparée des thèmes qui sont fréquemment étudiés, exercés, dans nos écoles et dans nos cours avec nos possibilités en guerre. En restant fidèle au principe de serrer la réalité d'aussi près que possible et d'être plutôt pessimiste dans l'étude, la préparation, pour pouvoir être optimiste dans l'exécution si elle devait s'effectuer un jour.

* * *

A tout seigneur tout honneur. Parlons d'abord du fameux *combat de rencontre* qui constituait le thème habituel de la plupart de nos exercices avant 1939. Si les expériences des Français à la Bataille des frontières de 1914 n'avaient pas réussi, chez nous, à le détrôner, il faut bien avouer que la campagne de Pologne et la manœuvre Dyle lui ont quand même porté un rude coup. Mais il est si facile à monter : une

vague reconnaissance du terrain de la rencontre, deux partis à rassembler à l'endroit voulu et à découpler au bon moment à la rencontre l'un de l'autre, après les avoir pourvus d'une vague mission et... débrouillez-vous ! Nous ne jurerions pas qu'il n'existe plus sous cette forme simpliste que nous n'avons que trop connue — nous en prenons à témoin le directeur de cette revue en lui rappelant nos communes et juvéniles indignations — mais nous devons admettre cependant qu'il s'est en général modernisé : un des deux partis représente le plus souvent des parachutistes !

Loin de nous l'idée de bannir complètement ce genre de combat de nos exercices et de nos manœuvres. Mais il doit être soumis, pour nous Suisses, à un certain nombre de conditions qu'il ne faut pas oublier. A juste titre le Règlement d'infanterie 1942, I^re^ partie, l'a classé dans les *cas particuliers* et il doit y rester.

En se limitant aux lignes essentielles, ce qui sera le cas dans tout cet article, disons, tout d'abord, que nous ne rechercherons en général pas le combat de rencontre, mais qu'il peut nous être inopinément offert ou imposé.

Nos possibilités de mouvement de jour, par temps clair[1], étant limitées — notre adversaire jouissant de la maîtrise complète de l'air — il ne pourra s'agir que de combats de petite envergure, puisque nous ne pouvons déplacer dans ces conditions que de « petites unités » [2].

Si nous prenons, par exemple, un bataillon, le commandant, qui estime qu'une rencontre avec l'ennemi est possible, ne lancera pas son corps de troupe à l'aveuglette. Avant de le

---

[1] Nous disons bien par temps clair, car, comme nous l'écrivions déjà dans cette revue en octobre 1938 (*Du combat offensif*, R.M.S., N^os^ 9 et 10, 1938) : « Brouillard et neige sont pour nous des circonstances favorables. Nous devons savoir et pouvoir tomber sur notre adversaire par surprise quand il ne nous attend pas et alors qu'il fait un temps à ne pas mettre un chien à la rue. » A ce moment-là, il y a onze ans, c'était avant la guerre, la supériorité aérienne de notre adversaire éventuel nous préoccupait déjà fort.

[2] Voir Règl. Inf. I, art. 101 et 102.

mettre en mouvement, il déterminera les *champs de bataille hypothétiques*, en appréciant, d'après la situation générale et l'étude de la carte, les probabilités d'un combat et les compartiments dans lesquels il pourrait se produire [1].

En fonction de cette appréciation, il étudiera les *positions* (cours d'eau, défilés, localités, etc.) qui jalonnent son axe de marche et qui pourraient lui procurer une protection antichars. Il cherchera à les occuper le premier, en créant, par exemple, des détachements ad hoc rapides, équipés d'armes antichars.

Il faut se déterminer d'emblée quant à l'engagement de l'artillerie, afin de *pouvoir* la faire intervenir dès le premier contact et d'obtenir la supériorité du feu au moment et à l'endroit voulus. A cet effet, il ne faut pas craindre de lancer parfois l'artillerie très en avant. Nous disons bien : afin de *pouvoir* obtenir l'intervention de cette arme, car il faudra en réserver l'emploi au moment décisif. Plus loin, nous reviendrons particulièrement sur ce point.

Le commandant de bataillon fixera le dispositif de marche de son corps de troupe, en fonction de sa mission, du délai d'exécution qui lui est imparti pour la réaliser, du terrain, et des difficultés de tous genres qui peuvent provenir de l'ennemi.

Il attribue, dès le départ, des mitrailleuses et des armes lourdes aux compagnies de fusiliers qui seront vraisemblablement engagées les premières.

* * *

Notre infériorité en avions et en chars interdit à notre armée une conduite offensive de la guerre (attaque de grand style à but stratégique).

---

[1] Voir les Directives pour l'école de combat 1945, au bas de la page 54.

Nos troupes doivent cependant être capables d'agir offensivement pour entraver, troubler, retarder tous les préparatifs de l'ennemi et pour rétablir, *dans des conditions favorables*, une situation tactique compromise.

Ces *contre-attaques* ne présentent des chances de succès, pour nous Suisses, que si elles sont déclanchées par surprise et limitées, dans le temps et dans l'espace, par l'impérieuse nécessité d'obtenir une décision avant que l'adversaire ne puisse réagir par son aviation, ses chars ou la masse de son artillerie.

Toute opération de ce genre qui traîne ou qui se prolonge est vouée à l'insuccès. Préparer, étudier et exercer des opérations semblables, comme aussi leur donner une ampleur qui nous est interdite, ou les appuyer par des moyens que nous n'aurions pas en guerre et que l'on obtient en temps de paix en rameutant quelques chars ou quelques avions, c'est donner une fausse optique à nos chefs, c'est créer des illusions dans notre troupe et dans notre peuple. Ce n'est pas préparer la guerre, notre guerre, mais bien préparer de sombres réveils.

* * *

Le *coup de main* [1], qu'il n'est pas besoin de définir, est le type même de l'opération offensive particulièrement dans nos cordes.

Il a été suffisamment exercé pendant le service actif 1939-1945 et chacun le connaît. Mais il semble que deux écueils doivent être actuellement évités.

Le premier réside dans l'opinion — fausse — que cette opération est réservée, dans l'infanterie du moins, aux grenadiers. Bien que l'instruction de l'emploi des explosifs ne soit plus donnée qu'à ces derniers, ce qu'il est permis de

[1] Règl. Inf. I, art. 199-205.

regretter vivement, toute infanterie suisse, digne de ce nom, devrait être capable de monter, d'exécuter un coup de main.

En effet, réserver le coup de main aux grenadiers présente les inconvénients inhérents à toute sélection : elle crée des troupes de premier et de second choix, comme elle favorise la paresse des cadres et du gros de l'infanterie. Il n'est, d'autre part, pas certain que nous aurons toujours à disposition les spécialistes du « coup dur » ; on limite donc les possibilités d'emploi de l'opération.

Le coup de main étant une excellente école d'aguerrissement, il faut préparer les compagnies de fusiliers et les escadrons de dragons motorisés à cette opération.

Il n'est pas nécessaire de disposer de moyens extraordinaires pour l'effectuer. Et le deuxième écueil à éviter consiste justement à parer à l'exagération néfaste d'exercices mettant en œuvre des moyens que nous n'aurions pas en guerre : aviation, chars, projecteurs, etc.

Laisser croire — ne s'agirait-il même que de cela — que pour pouvoir entreprendre un coup de main il faut être grenadier, laisser croire que pour monter un coup de main il faut disposer d'aviation, de chars ou de projecteurs, c'est enlever au gros de notre infanterie et à une partie de nos troupes légères la confiance en eux-mêmes — en ce qui concerne le coup de main — et c'est limiter, sans motifs valables, l'emploi que nous pourrions faire d'une opération si importante pour nous. Ces deux exagérations sont dangereuses.

Pour exécuter un coup de main — attaque locale visant un objectif peu éloigné, manœuvre simple — une artillerie suffisante, des mitrailleurs, des armes lourdes et une petite troupe ardente d'infanterie sont seuls nécessaires.

* * *

La guerre 1914-1918 avait déjà démontré que la *rupture du combat* de jour, en terrain découvert et par temps clair,

équivalait à la mise hors de cause de la troupe qui l'exécutait.

Le développement de l'aviation, des engins blindés et de la motorisation n'a fait que confirmer, renforcer cet enseignement de la guerre dans les récentes campagnes.

Par contre, il est établi que la rupture du combat est relativement facile en terrain couvert, même après un abordage, et qu'elle l'est également de nuit ou encore par très mauvais temps.

Mais c'est à la rupture du combat de jour, en terrain découvert et par temps clair, que nous en avons.

Faisons un sort, tout d'abord, aux trop fréquentes décisions d'arbitres dans nos manœuvres : « Vous ne pouvez plus avancer, vous devez vous replier. » Un simple moment de réflexion prouverait que si le mouvement est impossible en avant, à cause du feu de l'ennemi, il l'est certainement aussi en arrière !

Ou encore, disent les arbitres : « Vous ne pouvez plus tenir, vous devez vous replier. » Indépendamment du fait qu'un arbitre ne peut pas changer la mission d'une troupe et qu'en donnant cet ordre il la change précisément, il va de soi que dans le cas considéré : résistance sur place devenue difficile, défense menacée d'être submergée par l'attaque, tout mouvement, tout repli du défenseur est alors absolument impossible !

Pour revenir à la rupture du combat de jour, en terrain découvert et par temps clair, disons que cette situation apparaît quelquefois dans nos thèmes. C'est en somme exercer le suicide collectif.

Bien des fois le directeur de l'exercice, l'auteur du thème, s'en rend compte ; c'est normal. Et alors il met en jeu une « puissante aviation » qui prend la maîtrise de l'air, neutralise l'artillerie et les armes d'appui adverses pour permettre le décrochage et le repli. Ou encore il fait intervenir, dans le même dessein, une « forte » artillerie. C'est aller vraiment un peu loin dans l'observation des sacro-saintes règles tactiques et dans le plagiat des procédés étrangers, que d'inculquer à nos troupes une idée complètement fausse du combat tel que

nous devrons le livrer, de leur faire jouer un jeu dangereux, inutile, nous allions dire leur faire criminellement croire que notre aviation et notre artillerie seront capables d'intervenir efficacement dans des situations pareilles.

Pour nous, il n'y a aucun doute, pas de repli de jour, en terrain découvert et par temps clair : résistance sur place jusqu'à la nuit.

La rupture du combat, le décrochage et le repli, ne sont concevables, pour nous Suisses, que de nuit ; de jour en terrain couvert, ou par très mauvais temps, sans appui d'aviation ni d'artillerie. C'est à cela et rien qu'à cela que nous devons nous préparer en ce qui concerne ce genre de combat.

* * *

Nous en arrivons à parler des *interventions* relativement nombreuses, importantes et prolongées, *de notre aviation et de notre artillerie*, dont il est parfois question dans nos exercices et dans nos manœuvres, autrement dit du rôle exagéré, disproportionné, qu'on veut leur faire jouer.

Du moment que nous n'aurons pas la supériorité, la maîtrise de l'air et que notre aviation est même appelée à disparaître au bout d'un temps de campagne plus ou moins long, ces interventions sont absolument invraisemblables et elles devraient disparaître de nos thèmes. Ce sont d'autres procédés de combat qu'il nous faut trouver et exercer ; ils existent.

L'aviation que nous avons serait certainement, au début d'une guerre, gardée en main par le Commandement de l'armée, comme elle le fut en 1939-1945. Tout au plus, les corps d'armée disposeront-ils d'aviation. Quand un régiment, un bataillon ou une compagnie pourront-ils compter sur un appui de cette arme ? Qui comptait sur l'aviation pour la défense de son secteur en 1939-1944 ? Chacun répond à ces questions par la négative et nous pouvons en rester là !

Quant à l'artillerie, elle est sérieusement handicapée par

notre infériorité aérienne. C'est, après l'aviation, l'arme la plus sérieusement gênée dans son action [1].

Les concentrations de nombreuses batteries seraient impossibles, même si les moyens à disposition le permettaient. Les modestes concentrations de nos groupes exigées par le système de tir actuel ne sont déjà pas sans danger.

D'autre part, une intervention de notre artillerie provoquera certainement une réaction de l'aviation et de la contre-batterie [2] ennemies. Et alors notre artillerie sera neutralisée ; elle devra se taire, se faire oublier et attendre la nuit pour changer de position, si elle n'est pas détruite.

Il ne faut pas par conséquent multiplier les interventions de l'artillerie dans nos exercices et dans nos manœuvres : elles sont invraisemblables ; on exerce un procédé dangereux et on cultive de graves illusions.

Nous devons escompter que les batteries les mieux camouflées seront repérées par l'aviation sitôt qu'elles ouvriront le feu, avec toutes les suites désagréables que cela comporte et dont nous parlions plus haut. Il est donc impérieusement nécessaire de réserver le feu d'artillerie aux situations qui en *exigent* l'emploi et au moment décisif ; son intervention sera nécessairement de courte durée. Il y a là une décision importante à prendre par le chef.

C'est évidemment moins intéressant pour l'artilleur que les changements de missions, de positions, les changements de buts et les transports de tir, mais c'est une des nombreuses servitudes de notre infériorité aérienne congénitale et il n'y a malheureusement rien à y changer.

L'artillerie suisse doit échapper aux vues aériennes, rester muette jusqu'au moment décisif où son intervention de courte durée devra être d'autant plus brutale et efficace. Il faut

---

[1] Les trois escadrons de dragons montés qui restent dans notre division n'entrent pas en ligne de compte dans notre argumentation. Du reste leur fluidité les rend probablement moins vulnérables que l'artillerie.

[2] Dont personne ne parle plus !

compter qu'une nouvelle intervention ne sera possible qu'après un changement de position effectué la nuit suivante.

Au moment où l'artillerie ouvrira le feu, il est indispensable que son efficacité atteigne au plus vite son maximum ; cela se conçoit puisque le tir sera de courte durée [1]. Il convient donc d'éviter le plus possible de se régler à ce moment-là ; le faire serait du reste souvent donner l'éveil à l'infanterie ennemie et enlever à la nôtre le bénéfice essentiel de l'effet de surprise. Se régler quelques heures auparavant, de jour, serait démasquer les batteries, risquer leur neutralisation ou leur destruction.

Mais l'artilleur peut trouver son « désaccord » en tirant la nuit précédente, si la situation le permet, sur un point fictif, au moyen d'une pièce balladeuse et avec observation conjuguée. Il ne lui restera ensuite qu'à tenir compte de la différence du poids de l'air au moment de l'ouverture du feu d'efficacité, dont l'effet bénéficiera alors de l'effet de surprise, sera porté immédiatement à son maximum et aura certainement une durée suffisante avant toute réaction de l'ennemi.

Ce procédé est donc favorable, pour nous Suisses ; il doit donner satisfaction au fantassin et à l'artilleur, mais il demande à être exercé [2].

* * *

Dans toute notre tactique, dans toute la préparation de notre défense nationale, la connaissance du terrain joue un rôle énorme, d'autant plus que notre terrain ne se livre pas au premier venu [3]. Nous devrions connaître, dès le temps de

[1] Dans nos exercices, on limite la durée des tirs pour économiser les munitions, mais on ne tient pas compte, en général, de l'interruption du tir par l'ennemi.

[2] C'est un but d'instruction tout trouvé pour un cours de répétition.

[3] Rappelons-nous les reconnaissances topographiques des cours tactiques des « troupes de forteresse » de Saint-Maurice, où l'on avait compris l'importance et la valeur de la connaissance du terrain.

paix, le plus possible des terrains où il est possible que nous *acceptions* un jour la bataille. Ce serait partiellement réalisable : c'est un avantage des dimensions réduites de notre pays. Et nos officiers et nos troupes devraient d'abord connaître à fond, et militairement parlant, leur canton, leur région, leur « secteur » si on peut dire.

Aussi pourquoi faire des écoles et des cours, des exercices et des manœuvres, à des endroits où nous ne pouvons plus accepter la « vraie » bataille ? En 1941, il n'y avait personne pour prétendre défendre le plateau d'Echallens, le canton de Genève ou le Grosses Moos [1]. Et pourquoi faire un espèce de tourisme militaire en faisant exercer, sous prétexte de « changement », de dépaysement, des Appenzellois à Genève, des Tessinois à Schaffhouse et vice-versa ?

Le stationnement des écoles et des cours, l'emplacement des exercices et des manœuvres, devraient être fixés en fonction d'un engagement possible à cet endroit. Ailleurs on perd du temps et de l'argent.

* * *

A notre école d'officiers, le commandant d'école, qui nous donnait personnellement le cours de géographie militaire, nous disait à peu près ceci : « Les montagnes et les glaciers, c'est bien joli dans les chants patriotiques. Mais pour y faire la guerre il faudrait pouvoir y vivre ; or on ne peut pas vivre en montagne. »

Il ne viendrait certainement à l'idée de personne de soutenir à l'heure actuelle une opinion aussi outrancière et d'émettre un jugement aussi simpliste, mais il est cependant permis de se demander s'il n'en reste pas quelque chose. Quand on sait que toute l'*instruction alpine* consiste uniquement en une activité *volontaire*, on peut se poser la question.

[1] Bornons là notre énumération pour ne pas allonger.

Vers la fin du service actif, on ne trouvait dans une de nos grandes unités de montagne que 5 à 10 % des effectifs qui pouvaient se tenir à ski.

A l'heure actuelle, dans certaines unités d'un régiment d'infanterie de montagne, les commandants de compagnie éprouvent de la peine à constituer une patrouille de skieurs.

Or, pour nous Suisses, la guerre finira quand même en montagne, quel que soit le dispositif stratégique initial choisi par le Général du moment. Ne conviendrait-il pas de faire une part plus grande et plus sérieuse à l'instruction alpine ?

Il semble qu'une première étape consisterait à rendre les cours actuels obligatoires et à les faire compter comme cours de répétition. Une deuxième étape serait de faire accomplir des cours de répétition d'unité et de corps de troupe *organiques* en montagne, en haute montagne, d'abord en été, ensuite en hiver.

Certains commandants d'écoles de recrues ont déjà pris des initiatives heureuses dans le domaine de l'instruction alpine, en faisant vivre et combattre leurs recrues, pendant le déplacement, plusieurs semaines en montagne ; il est juste de le relever. Au point de vue éducatif, la formation de la recrue à la rude vie du service en montagne a tout à y gagner.

* * *

Conclusion.

Il convient de renoncer à voir grand en toutes choses : tactique, comme aussi stratégie, commandement, organisation, armement, matériel.

Reprenant les termes que le major Bauer applique à l'armée grecque de la campagne d'Epire de 1940, ce qu'il nous faut, avant tout, c'est une armée admirablement rustique, systématiquement entraînée à la guerre de montagne et animée d'un très haut moral.

Au bout de quelques jours de campagne nous y viendrions forcément. Il faut donc, dès maintenant, nous préparer, simplement, complètement, à cette guerre-là [1].

Colonel-divisionnaire MONTFORT.

---

[1] Il est intéressant de relire le document suivant qui a été distribué dans une E. C. II en 1937. Ce n'était malheureusement pas la doctrine officielle, car y a-t-il jamais eu une doctrine officielle et y en aura-t-il jamais une ? On veut l'espérer, et qu'elle sera réaliste. Voici le document en question (extraits) :

Situation générale le 80. J. Op.

« Depuis trois mois, l'armée se bat contre un ennemi beaucoup plus puissant qu'elle. Grâce à ses nombreux avions et à une très forte artillerie lourde, il a percé notre couverture-frontière à de nombreux endroits.

» A travers le Plateau, Rouge, mettant en œuvre ses troupes mécanisées, ses tanks et son aviation, a d'abord avancé rapidement. Mais il a été considérablement retardé dès le moment où il est entré en contact avec nos divisions.

» Toutes les attaques hâtivement montées et les poursuites ennemies échouent. *A chaque obstacle du terrain nous l'obligeons à organiser une très forte attaque, longuement et minutieusement préparée, puis nous esquivons le combat. D'autre part nous le harcelons continuellement ; la guerre de chasse est organisée derrière ses lignes et nous faisons des coups de main avec des détachements dont l'effectif atteint parfois celui d'un régiment.* Il éprouve des pertes nombreuses et cette manière de combattre maintient haut le moral de notre armée.

» Nous avons nous-mêmes subi des pertes sévères, mais les vides ont été comblés par des hommes prélevés sur les dépôts de troupes. Des bataillons de territoriaux suffisamment entraînés combattent à côté de bataillons d'élite. Personne ne veut rester embusqué ; les hommes des services de l'arrière ont insisté pour pouvoir se battre. Il a fallu faire droit à leur requête et on les a remplacés par des éléments des services complémentaires.

» Une large partie du territoire est sacrifiée, mais l'armée est maintenant aguerrie.

» Le schématisme a disparu, on a oublié le papier, on s'est libéré du formalisme des règlements et on travaille avec bon sens en s'adaptant aux situations. Les chefs ordonnent avec précision, les ordres sont clairs. On ne craint plus de se charger de responsabilités. *Partout la troupe tire parti du terrain pour surprendre l'ennemi. Tous se rendent compte que c'est notre chance de vaincre. L'armée a changé d'aspect.* Les pertes et l'expérience acquise ont provoqué des *changements d'organisation* [1]. On a cherché à mettre chacun à la place qui lui convient.

» Les attaques aériennes et les actes de terreur commis contre les civils ont augmenté la volonté de résistance et le désir de vengeance. Partout on est résolu, tous sont décidés à se battre. »

[1] C'est nous qui soulignons.